

L'esprit d'une oeuvre

—Si Guénon a raison, s'écria Gide, eh bien!
toute mon oeuvre tombe.

A quoi quelqu'un lui répondit:

—Mais alors, d'autres tombent avec elle,
et non des moindres...

par Frithjof Schuon

La définition de l'oeuvre de René Guénon tient en quatre mots: Intellectualité, universalité, tradition, théorie. L'oeuvre est « intellectuelle », car elle concerne la connaissance, — au sens profond et intégral de ce terme, — et elle l'envisage en conformité de sa nature, c'est-à-dire à la lumière de l'intellect qui est essentiellement supra-rationnel: elle est « universelle », car elle considère toutes les formes traditionnelles en fonction de la Vérité une, tout en adoptant, suivant l'opportunité, le langage de telle forme. D'autre part, l'oeuvre guénonienne est « traditionnelle », en ce sens que les données fondamentales qu'elle transmet sont strictement conformes à l'enseignement des grandes traditions, ou de l'une d'elles quand il s'agit d'une forme particulière; enfin, cette oeuvre est « théorique », car elle n'a pas directement en vue la réalisation spirituelle; elle se défend même d'assumer ce rôle d'un enseignement pratique, de se placer, par exemple, sur le terrain des enseignements d'un Râmakrishna.

Et ceci nous amène à la question du contenu : celui-ci converge essentiellement sur la doctrine métaphysique, — non sur ce qu'on peut appeler la « vie spirituelle », — et se subdivise en quatre grands sujets: doctrine métaphysique, principes traditionnels, symbolisme, critique du monde moderne.

Parlons d'abord de la doctrine métaphysique. Ici, le mérite de Guénon est, non seulement de l'avoir exposée, mais surtout d'en avoir expliqué la vraie nature, en la distinguant nettement des « philosophies » au sens courant de ce mot; ce sens n'est sans doute pas exclusif, mais il marque en tout cas une forte prédominance de la ratiocination sur l'intuition intellectuelle, au point de réduire celle-ci à une sorte d'« accident » plus ou moins inconscient. C'est là qu'est le grand mérite de la thèse guénonienne: d'avoir rappelé ce que la pensée moderne, à l'instar de la

pensée « classique », a oublié ou voulu oublier, à savoir la distinction essentielle entre l'intuition intellectuelle et l'opération mentale ou, en d'autres termes, entre l'intellect, qui est universel, et la raison, qui est individuelle et même spécifiquement humaine. Et cela coupe court à toutes les spéculations dépourvues de caractère transcendant; en effet, pour atteindre la vérité, il faut réveiller en soi — si c'est possible — la faculté intellectuelle, et non s'efforcer à « expliquer » par la raison des réalités qu'on ne « voit » pas; or, la plupart des philosophies partent d'une sorte de cécité axiomatique, d'où leurs hypothèses, leurs calculs, leurs conclusions, toutes choses inconnues en métaphysique pure, la dialectique de celle-ci étant fondée sur l'analogie et le symbolisme.

La doctrine métaphysique n'est autre, au fond, que la science de la réalité et de l'illusion, et elle se présente, à partir de l'état terrestre, — donc avec son extension cosmologique, — comme la science des degrés existentiels ou principiels, suivant les cas: elle distingue d'une part entre le Principe et sa Manifestation — ou « Dieu » et le « Monde » — et d'autre part, dans le Principe même, entre l'Etre et le Non-Etre, ou en d'autres termes, entre le Dieu personnel et la Divinité impersonnelle; dans la manifestation, la métaphysique — devenue alors cosmologie — distinguera entre l'informel et le formel, ce dernier se divisant à son tour en deux états, subtil ou animique l'un et grossier ou corporel l'autre.

Le second grand sujet traité par Guénon est la tradition, ou plus précisément l'ensemble des principes qui la constituent, quelle qu'en soit la forme; on peut dire que la tradition est ce qui rattache toute chose humaine à la Vérité Divine. Guénon souligne, non seulement la distinction entre ce qui est traditionnel et ce qui ne l'est pas, mais aussi, sur le plan même de la tradition, la distinction entre les deux aspects fondamentaux de celle-ci, à savoir l'exotérisme et l'ésotérisme, et ce dernier rejoint d'une manière directe la doctrine métaphysique.

Quant au troisième grand sujet de l'oeuvre guénonienne, le symbolisme, il s'impose parce que l'expression naturelle et universelle de la métaphysique est le symbole: expression naturelle parce que résidant dans la nature des choses, et universelle parce que susceptible d'applications illimitées dans tous les ordres du Réel. Le symbolisme a deux avantages sur la ratiocination: premièrement, loin de s'opposer artificiellement à ce qu'il exprime, il en est, au contraire un aspect ou une « incarnation »; deuxièmement, au lieu de ne suggérer qu'un seul aspect de telle réalité, il en manifeste plusieurs à la fois et présente les vérités dans leurs diverses connexions métaphysiques et spirituelles, ouvrant ainsi à la contemplation des « dimensions » incommensurables.

Enfin, l'oeuvre guénonienne comporte, comme quatrième grand sujet, la critique du monde moderne; elle ne peut pas ne pas la comporter, étant donné, d'une part sa nature qui est intellectuelle et traditionnelle, et d'autre part sa sphère d'action qui

est précisément ce monde dépourvu d'intellectualité et de tradition en tant que facteurs déterminants. Cette critique du modernisme se présente sous deux aspects, l'un général et l'autre détaillé; c'est-à-dire que l'auteur critique, d'un côté tes tendances spécifiques de la civilisation dans laquelle nous vivons, et d'un autre côté telles expressions de cette civilisation, par exemple les différentes formes du « néo-spiritualisme ».

Les principes immuables dans une inépuisable diversité

Comme toute oeuvre d'une envergure exceptionnelle, celle de René Guénon peut donner lieu à des interprétations diverses, non quant à sa vérité globale, mais quant à son caractère et sa portée: il est cependant des points sur lesquels tous ceux qui ont suivi cette oeuvre avec intérêt doivent être d'accord, et ce sont ces points qui seuls définissent, à notre avis, l'oeuvre guénonienne.

Le rôle de Guénon était de poser des principes plutôt que d'en montrer l'application: c'est dans l'énonciation des principes que son génie intellectuel s'exerce avec une maîtrise incontestable; mais qu'on admette sans réserve tous les exemptes et toutes les déductions que l'auteur nous propose au cours de ses nombreux écrits, cela nous paraît être une question d'opinion, voire de foi, d'autant plus que ta connaissance des faits dépend de contingences qui ne sauraient intervenir dans la connaissance principielle. Le plan des faits est à certains égards à l'inverse de celui des principes, en ce sens qu'il comporte des modalités et des impondérables qui se trouvent à l'extrême opposé de la rigueur toute « mathématique » des lois universelles; du moins en est-il ainsi en apparence, car il va sans dire que tes principes universels ne se contredisent point; même sous le voile de l'inépuisable diversité du possible, leur immutabilité est toujours discernable, pourvu que l'intelligence se trouve dans les conditions voulues pour pouvoir ta discerner.

Le rôle de Guénon: transmettre

Maintenant, si t'oeuvre guénonienne a, sur le plan doctrinal, un caractère d'unicité, il n'est peut-être pas inutile de spécifier que cela ne tient pas à une nature plus ou moins « prophétique », — supposition exclue que Guénon lui-même a déjà rejetée par avance, — mais à une conjoncture cyclique exceptionnelle dont l'aspect temporel est cette « fin d'un monde » que nous vivons, et dont l'aspect spatial est — en fonction d'ailleurs du premier — le rapprochement forcé des civilisations; on peut donc dire que pour l'Occident, Guénon est l'interprète providentiel de cette conjoncture, du moins sur te plan doctrinal. Pour les hommes du moyen âge, une

telle oeuvre eût été sans objet, premièrement parce que la « fin d'un monde » était encore trop éloignée et que la sagesse n'était pas encore méconnue comme elle t'est du fait des tendances modernes, et deuxièmement parce que l'Inde était pratiquement inexistante pour l'Occident.

Les modes de participation à l'oeuvre guénonienne sont forcément divers: certains lecteurs s'en sont inspirés d'une manière plus ou moins partielle ou superficielle, tandis que d'autres se sont laissés convaincre par le fond même de l'oeuvre; certains ont été « convertis » à partir des erreurs courantes de notre époque; d'autres encore, sans avoir eu besoin d'une « conversion », ont trouvé chez Guénon ce qu'ils pensaient eux-mêmes, sauf pour la métaphysique que nul ne saurait tirer de soi, et qu'ils ont reçue de Guénon — à part d'autres sources possibles, mais pratiquement trop peu explicites — comme Guénon l'a reçue de l'Orient, et comme tout Oriental la reçoit d'un autre Oriental. En tout état de cause, le rôle de Guénon consiste essentiellement en une fonction de transmission et de commentaires et non de réadaptation: « Je n'ai pas d'autre mérite — nous a-t-il dit dans une lettre — que d'avoir exprimé de mon mieux quelques idées traditionnelles ». Si cette définition est certes, trop modeste en ce qu'elle passe sous silence l'élément spéculatif de l'oeuvre guénonienne, et aussi le caractère fondamental des idées exposées, elle en indique cependant l'intention et sa nature. Le théoricien en tant que tel s'efface, par définition, derrière la doctrine; rien ne serait plus injuste que de la lui reprocher, et d'attendre de lui un autre argument que la vérité doctrinale. Il nous paraît sans objet, par conséquent, de parler de la personne de Guénon, et nous nous bornerons à relever l'impression d'effacement et de simplicité qu'il nous fit lors de toutes nos rencontres. L'homme semblait ignorer son génie, comme celui-ci, inversement, semblait ignorer l'homme.

Frithjof Schuon.

* Article tiré du no. *Et. Traditionnelles* 293-4-5.